

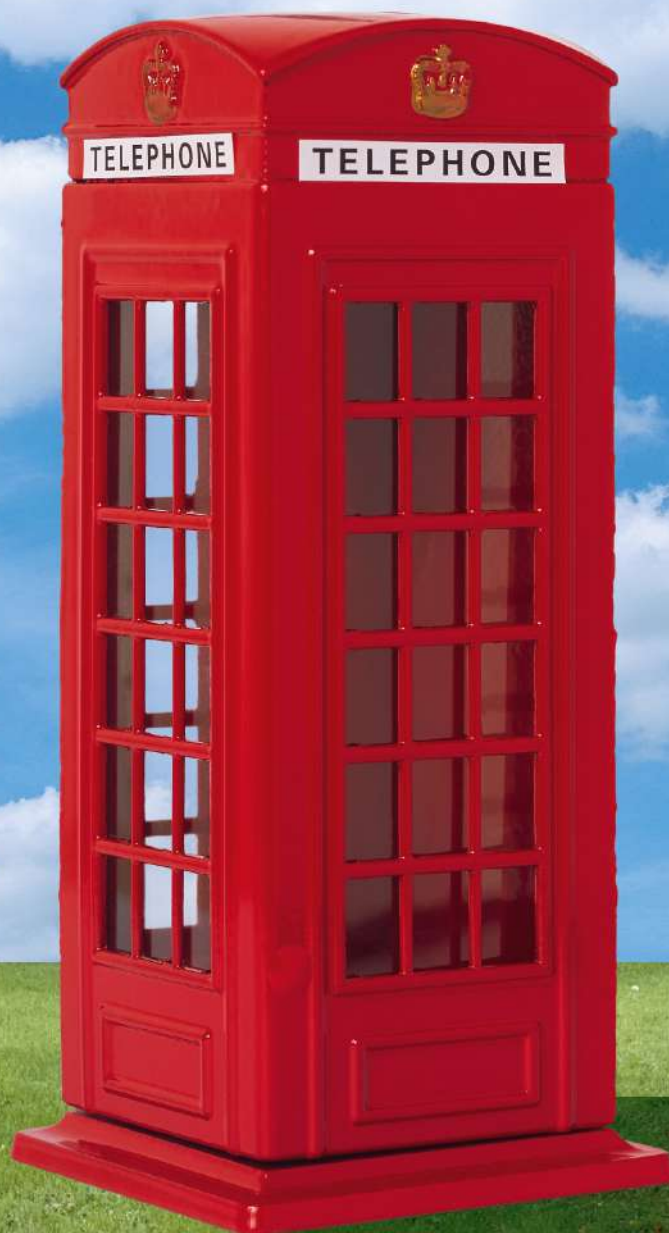
FESTIVAL
LA GACILLY
PHOTO

BRETAGNE[®]

 **MORBIHAN**



1^{ER} JUIN
5 OCTOBRE
2025



SO BRITISH!

22^E ÉDITION

SO BRITISH!



**DU 1^{ER} JUIN AU
5 OCTOBRE 2025**

DOSSIER DE PRESSE

25 mars 2025

Pour utiliser des photos libres de droit extraites de la programmation du Festival,
nous vous invitons à vous rapprocher de notre agence de presse 2^e BUREAU :

Sylvie Grumbach, Martial Hobeniche, Marie-René de La Guillonnière
Tél. : +33(0)1 42 33 93 18 • lagacilly@2e-bureau.com • @2ebureau

festivalphoto-lagacilly.com
@lagacillyphoto #lagacillyphoto



ÉDITOS

P. 4

JACQUES ROCHER

Fondateur et Président d'Honneur
du Festival Photo La Gacilly,
Maire de La Gacilly

LIONEL SCUR

Président du Festival Photo La Gacilly

MÉLINA LE BLAYE

Directrice du Festival Photo La Gacilly

CYRIL DROUHET

Commissaire des expositions
du Festival Photo La Gacilly



PROGRAMMATION DE LA 22^E ÉDITION

SO BRITISH!

P. 12

Don McCULLIN
Martin PARR
Tony RAY-JONES
Peter DENCH
Josh EDGOOSE
Terry O'NEILL
Anna ATKINS
Gina SODEN
Cig HARVEY
Mary TURNER

LES ENJEUX ENVIRONNEMENTAUX

P. 23

Laurent BALLESTA
Robert DOISNEAU
Stéphane LAVOUÉ
Supratim BHATTACHARJEE
Françoise HUGUIER
Frédéric NOY
Axelle DE RUSSÉ
Corey ARNOLD
François FONTAINE

DROIT À LA CULTURE POUR TOUS

P. 33

FESTIVAL PHOTO DES COLLÉGIENS DU MORBIHAN

ACCOMPAGNER L'ÉVEIL CULTUREL



UN FESTIVAL INTERNATIONAL

P. 37

FESTIVAL PHOTO LA GACILLY-BADEN



PROGRAMMATION ÉVÈNEMENTIELLE

P. 39

AGENDA



L'ASSOCIATION & SES VALEURS

P. 41

UN VILLAGE DANS LES IMAGES

RÉSEAUX ARTISTIQUES ET CO-CONSTRUCTION AVEC LES ACTEURS CULTURELS

RÉSEAUX DÉVELOPPEMENT DURABLE

INFORMATIONS PRATIQUES

PARTENAIRES

CONTACTS

**VISIONNEZ LA
CONFÉRENCE DE
PRESSE EN REPLAY!**



UN FESTIVAL PHOTO ENGAGÉ ET ACCESSIBLE



Le village de La Gacilly, commune de 4 000 habitants dans le Morbihan s'est toujours battu pour développer son attractivité.

Notre credo lors de la création du Festival était simple : démocratiser l'art photographique en le rendant accessible au plus grand nombre.

Véritable galerie d'art à ciel ouvert, le Festival accueille les plus grands photographes internationaux et perpétue la notoriété de notre commune en accueillant plus de 300 000 visiteurs.

Comme chaque année, nous mettons à l'honneur les talents de photographes d'un pays.

En 2025, c'est avec bonheur que nous exposons dix photographes venus d'Angleterre.

Jacques Rocher

Fondateur et Président d'Honneur du Festival Photo La Gacilly,
Maire de La Gacilly

L'ART AU SERVICE D'UN TERRITOIRE VIVANT ET ATTRACTIF



Là où certains voient des territoires isolés, nous voyons un formidable terreau de culture et d'ouverture. Depuis sa création, le Festival Photo La Gacilly a une ambition claire : faire entrer l'art dans le quotidien de chacun, sans barrières, sans portes ni billets d'entrée. Offrir aux habitants et aux visiteurs un accès libre à la création photographique, c'est affirmer que la beauté, l'émotion et la réflexion ne sont pas réservées aux seuls grands centres urbains.

Notre Festival est un moteur du bien-vivre ensemble. En investissant les rues et les jardins de notre village, il insuffle une énergie nouvelle, un espace de rencontres et d'échanges où la photographie devient un langage universel, une invitation au dialogue et à la curiosité.

Mais La Gacilly ne se contente pas d'accueillir l'art, elle en fait aussi un levier de développement. Chaque année, le Festival Photo dynamise l'économie locale, attirant des dizaines de milliers de visiteurs qui découvrent nos commerces, nos artisans, nos producteurs. C'est une manière concrète de prouver que la culture n'est pas un luxe, mais un formidable moteur de vitalité pour nos territoires ruraux.

Enfin, le Festival Photo La Gacilly est avant tout un Festival engagé. En mettant en lumière des photographes qui témoignent des bouleversements de notre planète, nous participons à éveiller les consciences sur les défis environnementaux et sociaux de notre époque. Cette année, nous avons choisi de mettre à l'honneur le Royaume-Uni, un pays où la photographie sait capturer le monde avec un regard unique, mêlant sens critique, poésie visuelle et un humour souvent irrésistible. Fidèles à leur esprit décalé et à leur goût du paradoxe, les photographes britanniques jouent avec les contrastes et les absurdités de notre époque, nous invitant à réfléchir tout en esquissant un sourire.

Faire résonner ces messages ici, au cœur de notre territoire, c'est affirmer que l'art a un rôle essentiel à jouer dans notre avenir commun. Plus qu'une exposition à ciel ouvert, La Gacilly est un lieu où l'image devient un moteur de réflexion et d'action.

Merci à tous ceux qui, de près ou de loin, font vivre cet événement exceptionnel. Ensemble, continuons à faire de la photographie un vecteur d'émotions, de partage et d'engagement.

Lionel SCUR

Président du Festival Photo La Gacilly

RASSEMBLER ET ÉMERVEILLER



Le 1^{er} juin approche, et avec lui, l'effervescence unique du Festival Photo La Gacilly. Très bientôt, les rues et jardins du village deviendront les pages ouvertes d'un livre d'images grandeur nature, où chaque photographie sera une invitation à la réflexion, à l'émotion et au dialogue.

Depuis plus de vingt ans, ce Festival Photo porte une mission essentielle : offrir à toutes et à tous un accès libre et gratuit à l'art photographique. Dans un monde où l'image est omniprésente mais souvent éphémère, nous défendons une photographie qui prend le temps, une photographie qui s'expose, se contemple et interroge. Une photographie qui va à la rencontre du public, en dehors des cadres habituels, et qui transforme un village en un musée à ciel ouvert.

C'est cette rencontre entre l'art et la ruralité qui fait l'âme du Festival Photo La Gacilly. Ici, l'image ne se contemple pas seulement, elle se vit : au fil des ruelles, des places et des jardins, elle dialogue avec l'espace et avec celles et ceux qui la découvrent. Chaque année, des centaines de milliers de visiteurs partagent ce moment hors du temps, où la beauté d'un regard croise la force d'un engagement.

Mais un Festival ne vit pas sans celles et ceux qui le portent. Il est le fruit du travail passionné d'une équipe, du soutien indéfectible de nos partenaires, et de l'implication précieuse des bénévoles et des habitants. Grâce à eux, et grâce à vous, ce rendez-vous continue d'exister et d'évoluer, avec la volonté constante de faire grandir les regards et d'ouvrir de nouveaux horizons.

Alors, que cette édition 2025 soit une nouvelle fois l'occasion de découvrir, d'apprendre, d'être touché, bousculé. De rassembler et émerveiller.

Bon Festival !

Mélina LE BLAYE

Directrice du Festival Photo La Gacilly

UN BESOIN DE LÉGÈRETÉ



« L'Homme a dû combattre la nature pour survivre. Dans ce siècle, il commence à comprendre que pour survivre, il doit la protéger. » Charles III

par Cyril DROUHET, Commissaire des expositions

Nous sommes le 21 septembre 2023 et le nouveau souverain du Royaume-Uni, lors de sa visite d'Etat en France, monte avec assurance à la tribune du Sénat pour défendre le combat de sa vie, celui de la protection de la biodiversité, d'une agriculture respectueuse des bienfaits de la terre, de la lutte contre le changement climatique. Charles III, pour ceux qui l'ignoraient encore, s'est toujours distingué par son avant-gardisme écologique, n'hésitant pas, au passage, à publier chaque année son bilan carbone. Il abhorre d'instinct tout ce que la société industrielle a engendré : le saccage de la nature, la taylorisation anonyme et la croissance à tout prix. Utopiste militant, il prône les fermes modèles et les circuits courts. Dans son domaine de Highgrove House, dans le Gloucestershire, il ne fait pas autre chose. Depuis 1985, il a converti les 365 hectares de sa propriété en laboratoire biologique, dans une agriculture vertueuse bannissant les OGM, les engrais chimiques et les fertilisants synthétiques. Notre sang bleu n'éruce pas contre les pollueurs — il est trop bien éduqué pour cela —, mais il agit pour sauver un bout de la planète : sa terre, celle où il a ses racines et ses repères. Ce que devrait s'imposer chaque individu que nous sommes pour faire rayonner un peu de civisme planétaire.

Coup de froid sur le climat

Original, le roi d'Angleterre ? À contre-courant surtout du déni qui s'est emparé de notre époque. Car il souffle décidément un sacré coup de froid sur le climat, prioritaire il y a encore peu, relégué désormais loin des priorités de nos dirigeants. Il faut dire qu'un vent mauvais s'est abattu sur notre planète, avec son cortège de nouvelles funestes et anxiogènes, qui ne nous rend guère enclins à nous projeter sur l'avenir avec optimisme : conflits au Proche-Orient et en Ukraine, menaces d'utilisation de l'arme nucléaire, tensions économiques, montée des populismes, replis protectionnistes, et l'arrivée de Donald Trump à la Maison Blanche qui, c'est le moins qu'on puisse dire, n'est pas l'apôtre de l'apaisement et de l'entente cordiale entre les peuples. À peine revenu au pouvoir, le 47^e président des États-Unis, climatosceptique convaincu, a frappé vite et fort, gelant les subventions sur l'environnement, remettant en cause la réalité et la gravité du réchauffement, multipliant les attaques contre la science et les faits avérés, favorisant l'industrie des énergies fossiles, nous faisant entrer brutalement dans un âge d'or de l'ignorance et dans une intelligence artificielle incontrôlée.

Las, en attendant que revienne le pragmatisme, le monde du vivant ne se porte guère mieux et le dérèglement climatique s'accélère. Ces derniers mois, des mégafeux ont ravagé une nouvelle fois le Canada, la Californie et une partie de Los Angeles, des inondations sans précédent ont submergé Valence en Espagne, Freetown en Sierra Leone, des ouragans, toujours plus puissants en intensité, ont déferlé sur les côtes de Floride ou d'Indonésie, sur Mayotte et sur la Réunion, avec, à chaque fois, leur lot de destructions des écosystèmes et de populations désemparées. La faute, encore et toujours, à ces températures extrêmes qui s'affolent.

L'année 2024 a été la plus chaude jamais enregistrée depuis 1850, en raison de l'accumulation toujours plus forte des gaz à effet de serre dans l'atmosphère, générée par les activités humaines. Et le mercure de dépasser désormais les 15°C en moyenne sur la surface de la Terre, soit 0,7°C de plus qu'en 1990 !

Faut-il cependant sombrer dans le pessimisme ambiant ? « La légèreté est nécessaire, sinon le tragique serait mortel », se plait à répéter la dramaturge Yasmina Reza. Une maxime que nous ne manquerons pas de célébrer pour cette 22ème édition du Festival Photo La Gacilly. Nous avons creusé un sillon, celui d'une écologie positive ; nous avons compris que la photographie pouvait être aussi le réceptacle d'une énergie lumineuse ; nous avons magnifié notre village du Morbihan en l'offrant aux clichés des artistes exposés, comme autant de pépites ouvertes sur le monde. Continuer de s'émerveiller, de s'émouvoir, de comprendre sans parti pris les nouveaux défis environnementaux du XXI^e siècle, de mettre en lumière les initiatives qui participent à cette harmonie malmenée entre l'Homme et la Terre sont autant de vertus qui aident à la tolérance et l'optimisme.

Une Angleterre si...exotique

Ce n'est donc pas un hasard, en ces temps tourmentés, si nous avons voulu accueillir sur nos terres bretonnes le regard décalé de nos cousins d'Outre-Manche qui savent si bien croquer notre époque, avec humour parfois, avec acidité souvent, avec lucidité toujours. Fascinante Angleterre. Nous allons souvent chercher l'exotisme bien loin. Il est peut-être plus proche qu'on ne le croit. Juste au nord de Douvres, par-delà les falaises. Entre la France et la Grande-Bretagne, c'est une longue histoire de mille ans, faite de malentendus et d'inimitiés, d'admiration et de respect. Sans doute parce que les Britanniques ne font rien comme les autres, surtout pas comme nous : ils roulent à gauche, ils ont leur propre monnaie, ils votent le Brexit, ils jouent aux fléchettes, ils croient aux fantômes et ont encore une monarchie. Et c'est probablement pour tout cela que nous les aimons. Ils ont leur singularité, leur créativité propre et ce brin d'excentricité qu'ils développent même dans les situations les plus sombres. Car au pays des costumes sobres et de l'éducation rigide, l'extravagance se cultive comme un art.

Depuis Oscar Wilde, qui promenait un homard en laisse sur les quais de Londres, on sait que cette propension à défier l'entendement n'est pas nouvelle. Winston Churchill savait manier les mots et les calembours comme autant de piques pour ses adversaires. Les Monty Python ont érigé l'humour loufoque et provocateur en véritable œuvre d'art, osant, ô sacrilège, tourner en dérision la vie du Christ ou celle, héroïque, du légendaire roi Arthur. Quant à George Brummel, « le roi de la mode », il passait quarante-cinq minutes à nouer sa cravate. À la fin de sa vie, exilé à Paris et harcelé par les créanciers, il donnait des réceptions imaginaires dans sa chambre de bonne, annonçant lui-même les invités fantômes dans la pièce vide. Les Beatles, les Rolling Stones ou même les Sex Pistols ont dynamité les mœurs mais ont toujours été de loyaux sujets de Sa Majesté. L'épopée anglaise regorge de ces personnalités qu'on juge déraisonnables ailleurs, mais qui, pour un Britannique, participent à l'identité d'un pays où le principe unificateur de la Couronne a toujours laissé place à la possibilité de se singulariser. Car l'irrévérence sert aussi l'idéal de la liberté.

Une programmation *So British*

Les photographes britanniques que nous mettons cet été à l'honneur ont ce style singulier. Ils sont *So British* car ils savent intelligemment capter l'âme. L'âme d'une époque, l'âme d'un pays, l'âme humaine. À La Gacilly, nous avons toujours voulu mettre à l'honneur les grands maîtres de la photographie : Sir **Don McCullin**, anobli par la reine Elisabeth II, est une légende. Car, tout long de sa carrière, il a toujours posé son objectif au plus près des individus, de ses vaillances et de ses peurs, de son inconscience et de ses convictions. Il n'a pas photographié la misère des exclus, il l'a dénoncée ; il n'a pas photographié la guerre, il a hurlé son absurdité ; il n'a pas photographié la campagne anglaise ni les paysages antiques, il a montré leur fragilité. Cette rétrospective que nous lui consacrons a le mérite de bousculer les esprits pour laisser intacte notre capacité d'éveil.

Si l'espièglerie reste l'apanage des Britanniques, **Martin Parr** en est le porte-drapeau photographique. Depuis plus de cinquante ans, cet infatigable chroniqueur de la société anglaise porte sur ses compatriotes, qu'ils soient d'origine modeste ou plus aisée, un regard implacable, sinon mordant, accentué par un art du cadrage (et du gros plan) parfaitement maîtrisé, une appétence pour les couleurs vives, et un habile recours à la lumière flash, grâce à laquelle il s'est affranchi de tout académisme. Où a-t-il trouvé son inspiration ? Martin Parr le reconnaît, il voue une tendre admiration pour un artiste tristement oublié aujourd'hui, un génie de la dérision, un artiste disparu trop tôt à l'âge de 31 ans au début des années soixante-dix : **Tony Ray-Jones**. Nous ferons découvrir au public de La Gacilly cet observateur ironique des mœurs de son temps qui a donné à l'humour ses lettres de noblesse, sans jamais sombrer dans la méchanceté gratuite.

Ces deux précurseurs d'une photographie débridée et légère ont fait des émules. **Peter Dench** aime scruter les contradictions d'une société que l'on croit profondément attachée à la tradition : les sujets de la Couronne se pressent à toutes les cérémonies de leurs souverains, mais sont surpris dans leurs élans, dans un savant mélange de « trash » et de classe, d'absurdité et de sérieux, de flegme et d'excentricité. Quant à **Josh Edgoose**, très actif sur les réseaux sociaux, il arpente les rues de Londres à la recherche de l'inattendu, privilégiant les couleurs vibrantes, les détails incongrus, les moments de joie et de spontanéité. Chacune de ses images est le résultat d'un heureux hasard, d'une douce coïncidence, et c'est la première fois que son travail est montré en France. Ce « *Swinging London* » d'une capitale en permanente effervescence nous rappelle que toute une musique, pop et indomptée, est née sur les bords de la Tamise ou dans la banlieue de Liverpool pour ensuite déferler sur le monde. **Terry O'Neill**, a été le témoin de cette révolution bouillonnante et exaltée. Il a surtout été le confident photographique des enfants terribles de l'Angleterre, des Beatles aux Rolling Stones, de David Bowie à Elton John, faisant défiler devant son objectif tous les artistes participant à cette nouvelle scène artistique. Ses clichés sont désormais iconiques et nous plongerons avec nostalgie dans un monde pas si lointain.

Reste que la photographie britannique peut aussi s'enorgueillir d'avoir, depuis ses origines, jeté son dévolu sur les merveilles de la nature. Saviez-vous que le Royaume-Uni partage avec la France le privilège de l'invention de ce médium ? Si, depuis Chalon-sur-Saône, Nicéphore Niepce fut le premier à fixer une image sur une plaque métallique, c'est une Anglaise, une botaniste, qui fut la première femme à développer cette technique...en 1843 ! **Anna Atkins** fut une pionnière et nous présenterons à La Gacilly quelques-uns de ses cyanotypes, utilisés pour composer des herbiers à la beauté envoûtante, et d'une étonnante modernité quand on sait que de nombreux artistes contemporains utilisent à nouveau ce procédé vieux de près de 200 ans. Une nouvelle génération défend farouchement cet héritage d'une ode à la nature.

Trois femmes seront mises à l'honneur dans notre programmation : **Gina Soden** a fait des lieux abandonnés son royaume, explorant des manoirs et des vieilles demeures que leurs propriétaires ont quitté, des usines désaffectées, des hôpitaux délabrés, où la nature reprend ses droits, pour nous offrir des œuvres d'une rare poésie; **Cig Harvey**, quant à elle, joue avec les couleurs, avec nos expériences sensorielles, avec les corps se fondant dans les milieux naturels pour réveiller nos sensations et notre besoin de délicatesse ; **Mary Turner**, enfin, porte un regard tout en tendresse sur les populations marginalisées d'une Angleterre post-industrielle, avec un œil qui rappelle le cinéma de Ken Loach et place l'humain au cœur de tous ses clichés.

2025, année de la Mer

Les artistes nous éclairent et restent les sentinelles d'une terre malmenée. 2025 est l'année de la mer en France, avec un grand rendez-vous en juin au cours duquel notre pays accueillera la Conférence des Nations Unies pour l'Océan. Parce que nous aimons répéter que nous sommes la deuxième nation maritime mondiale, cela nous donne des responsabilités et des devoirs. Les océans, qui recouvrent 70% de la surface du globe, sont un régulateur majeur du climat terrestre, absorbant plus de 90% de l'excès de chaleur du système climatique provoqué par les émissions massives de gaz de serre. Des eaux plus chaudes entraînent des ouragans et des tempêtes toujours plus violentes, ce que nous observons aujourd'hui. Il faut rester vigilant face à ces constats alarmants, il faut que ces espaces maritimes restent en bonne santé, qu'ils puissent continuer à maintenir les grands équilibres permettant la vie sur terre. Notre Festival accompagnera cet événement : faire découvrir les beautés de la mer, faire connaître ses enjeux, seront au cœur de notre programmation. Qui de mieux que **Laurent Ballesta** pour nous dévoiler avec éclat le fragile écosystème du monde sous-marin ? Biologiste et photographe multi-primé, il nous transporte sous les glaces de l'Antarctique, dans le ballet des requins gris de Polynésie, à la découverte du coelacanth, un poisson préhistorique qu'il fut le premier à immortaliser. Puis, nous prendrons un bain de fraîcheur avec **Robert Doisneau**, dont l'œuvre s'étend bien au-delà de Paris et sa banlieue : à la faveur de commandes publicitaires ou de vacances en famille, il a promené son regard curieux, effronté et bienveillant sur le littoral français. Quant à **Stéphane Lavoué**, immense portraitiste devenu un compagnon de route de notre Festival, il est parti cet hiver à la rencontre des Travailleurs de la mer, celles et ceux dont l'activité est liée à l'océan. Pour cette commande initiée par le Conseil départemental du Morbihan, sémaphoristes, capitaines de remorqueurs ou mareyeurs nous racontent leur passion et cet élément marin qu'il faut savoir affronter. Quant au photographe indien **Supratim Bhattacharjee**, il a travaillé de longues années dans l'archipel des Sunderbans et nous montre le quotidien de populations confrontées aux catastrophes climatiques et à la montée des eaux : des phénomènes qui risquent de nous toucher bientôt si nous continuons à nous voiler la face.

L'émotion d'une écologie positive

Découvrir le monde qui nous entoure pour mieux le comprendre avec des photos qui parlent au cœur le langage universel de l'émotion, c'est aussi la mission que nous nous sommes assignés. **Françoise Huguier**, infatigable voyageuse, photographe de mode et membre de l'Académie des Beaux-Arts, nous fait l'honneur d'une escale à La Gacilly à l'occasion de son livre événement publié cet été, « Afrique émoi », un hommage à cette terre qu'elle affectionne depuis près de 40 ans et dont elle explore l'âme du Mali à l'Éthiopie, du Bénin au Mozambique, avec des clichés teintés de poésie et une écriture sans fioritures.

Nous resterons en Afrique, en Tanzanie, pour découvrir le travail au long cours de **Frédéric Noy** : dans le cadre des commandes photographiques de la Fondation Yves Rocher sur les sanctuaires vivants à préserver, il s'est intéressé à un parc peu connu, celui d'Udzungwa où, au cœur d'une forêt primaire, vivent des populations de singes endémiques menacés par l'urbanisation. Car sans cesse, le monde sauvage recule et des terres vierges sont peu à peu accaparées par l'activité humaine. Dans un essai autant documentaire qu'artistique, **Axelle de Russé** a rejoint nos deux mondes polaires habités, dans le Nord et dans le Sud, en utilisant la technique de l'infrarouge : on s'aperçoit dès lors que le Svalbard et la Patagonie chilienne, confrontés au réchauffement climatique, peu à peu s'attirent, se confondent, et souffrent des mêmes maux : la hausse des températures et l'arrivée du tourisme de masse. On l'a dit précédemment, le monde sauvage se réduit comme peau de chagrin. Collaborateur régulier du *National Geographic*, **Corey Arnold** le prouve avec ce reportage étonnant sur ces ours, ces coyotes, ces ratons-laveurs qui s'aventurent dans nos villes à la recherche d'une nourriture qu'ils ne trouvent plus dans leurs espaces originels. Des images qui prêteraient à sourire si elles ne traduisaient pas toute la complexité d'un modernisme invasif.

Pour clore cette édition, comme un cadeau éphémère à la nature, une ode au voyage et à la contemplation, nous exposerons l'univers sensoriel et esthétique de **François Fontaine**, lauréat 2025 du Prix Leica des Nouvelles écritures de la photographie environnementale. Ses images, prises au moment de la splendeur des floraisons, sont comme des estampes où se dévoilent des jeux de lumière, la magie des reflets, le vent dans les arbres, l'éclosion d'une nouvelle saison.

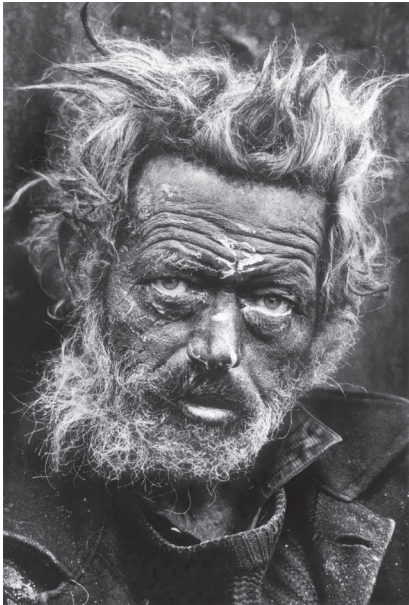
On dit que la bonne humeur est contagieuse. Cette nouvelle édition se veut un vent de fraîcheur dans une époque ténébreuse, pour célébrer la vie et la faire aimer.

Cyril DROUHET

Commissaire des expositions du Festival Photo La Gacilly

The background of the image is a stylized Union Jack, featuring diagonal stripes of red, white, and blue that radiate from the center. In the center of the image, there is a horizontal rectangular banner with a cream-colored background and a black border. Inside this banner, the text "SO BRITISH!" is written in a bold, black, sans-serif font.

SO BRITISH!



© Don McCullin / Contact Press Images

DON MCCULLIN



Royaume-Uni • Né en 1935

La vie, la mort et ce qui reste



Don McCullin a une relation compliquée avec la guerre. Il lui arrive même de dire qu'il courait après les conflits comme l'alcoolique après une canette de bière. Chypre, le Vietnam, Cuba, le Cambodge, le Salvador, l'Irlande... C'est en pionnier du photojournalisme - et aux côtés de noms tels que Capa, Jones Griffiths ou Burrows - qu'il donne ses lettres de noblesse à la discipline. Ses photos permettent à tout un public d'être informé de ce qui se déroule à des milliers de kilomètres de chez lui ; des clichés qui bouleversent l'opinion publique et les consciences.

Né en 1935 dans le quartier populaire de Finsbury Park à Londres, Don McCullin débute sa carrière presque par hasard : en 1959, une de ses photos du gang « The Guv'nors » est publiée par *The Observer* après le meurtre d'un policier. La violence est au cœur de sa renommée, mais elle n'est pas le seul aspect de son travail. En marge de ces reportages, Don McCullin s'intéresse aux populations marginalisées dans sa propre ville, photographiant des sans-abris, des migrants, des ouvriers. C'est là qu'émerge son regard social, hérité de l'enfant du Londres qu'il est. Celui d'un témoin précoce de la misère ambiante, qui sait cerner les fractures sociales de son pays, les laissés-pour-compte de l'industrialisation, les recalés de la mondialisation.

Anobli en 2017 par la Reine, il est l'un des rares photographes à avoir reçu une telle distinction consacrant une carrière exceptionnelle. Aujourd'hui installé dans le Somerset, il se consacre à la photographie de paysage. Une transition qui pourrait surprendre. Mais finalement, pas tant que ça. Dans les ciels nuageux de la campagne anglaise, dans les ruines suppliciées de Palmyre, en Syrie, Don McCullin continue de voir la griffe de l'histoire et l'empreinte d'une violence. Ses photos, même de lieux paisibles, sont comme chargées de poudre. Comme un éternel écho aux théâtres de guerre qui ont façonné son regard de manière irréversible.



© Martin Parr / Magnum Photos

MARTIN PARR

Royaume-Uni • Né en 1952



La Tendre Albion



N'hésitez pas à dire à Martin Parr qu'il est « kitsch » : il considère que c'est un très beau compliment. Celui qui a autant marqué la photographie britannique que Cartier-Bresson l'a fait pour la française, est aujourd'hui devenu un artiste incontournable. Son style, inimitable, a inspiré des centaines de jeunes talents. « Une photo parfaite, ça n'existe pas. Mais tous les matins, quand vous sortez, vous espérez quand même en faire une », explique le photographe dans le film de Lee Shulman (« I Am Martin Parr ») qui lui est consacré. « Je considère qu'un de mes rôles est d'essayer de déterminer ce que c'est que d'être anglais ».

Après ses premiers clichés en noir et blanc, Martin Parr se tourne vers la couleur et démontre, à l'époque, que cette nouvelle écriture n'est pas destinée qu'à la mode et à la publicité, et qu'elle peut être une photo d'auteur, documentaire ou artistique. Il décline alors en images ces scènes lumineuses, saturées, cyniques et souvent drôles. Son regard sur la classe moyenne anglaise suscite la controverse : certains y voient une critique acerbe — pour ne pas dire un mépris — de ses contemporains. Martin Parr s'en est toujours défendu : « Mon rôle est de montrer les choses telles qu'elles sont, sans les enjoliver ». L'homme a cet œil acéré à la fois affectueux, satirique et amusé qui nous fait grimacer autant que sourire. Une approche qui lui vaut quelques inimitiés chez ses pairs. À tel point que son entrée à l'agence *Magnum* a failli provoquer une scission : la moitié des membres menaçait de partir si on l'acceptait, l'autre moitié refusait de siéger sans lui. Martin Parr en devient finalement membre en 1994, et contribue à dépoussiérer l'image de cette prestigieuse coopérative photographique.

Un vrai photographe ne raccroche jamais ses boîtiers. À 73 ans, il continue de sillonner plages, foires et autres espaces publics à la recherche du fameux instant et de l'imperceptible détail - celui qui résume les manies et encapsule les contradictions de ses concitoyens. « Kitsch » ou non, ses images possèdent en tout cas un double niveau de lecture. Au-delà du comique, elles suscitent un questionnement : sur l'identité, sur le rapport à la surconsommation et ses effets sur les sociétés et l'environnement... Une démarche à cheval entre tendresse, dérision et information, au point de créer un style immédiatement reconnaissable, jusqu'à s'imposer dans nos esprits comme « du Martin Parr ». La signature des génies qui savent marquer leur époque.



© Tony Ray-Jones / Science & Society Picture Library

TONY RAY-JONES

Royaume-Uni • 1941-1972



Les Anglais dans le viseur



Il est de ces artistes qui partent toujours trop tôt. Tony Ray-Jones n'aura vécu qu'une trentaine d'années, mais son nom est désormais indissociable de la photographie anglaise. Formé au London College of Printing puis à Yale aux États-Unis, il découvre la vitalité de la scène photographique américaine de l'époque, animée par les ténors de la street photography comme Garry Winogrand, Lee Friedlander ou Joel Meyerowitz.

De retour au Royaume-Uni, il arpente les stations balnéaires (Blackpool, Margate, Brighton) et s'attache aux détails, à ce qui fait la substantifique moelle de la vie anglaise de l'époque : tenues élégantes, pique-niques contrariés par la pluie et autres petits rituels sociétaux. Son style, une empathie matinée d'ironie et de spontanéité, marque un tournant. Il jette un regard neuf sur les mœurs de ses compatriotes, sans jamais sombrer dans la méchanceté gratuite. Sortant des sentiers battus, curieux de tout, ce jeune prodige de l'image est animé d'une boulimie méthodique, alliant chacun de ses clichés malicieux à une composition graphique parfaite. Un jeune photographe découvre à l'époque son travail. C'est pour lui une révélation. Son nom ? Martin Parr. Sans Tony Ray-Jones, il n'aurait sans doute pas trouvé sa passion.

Emporté par une leucémie en 1972, à seulement 31 ans, Tony Ray-Jones laisse derrière lui une œuvre brève mais déjà entière, complète et profonde, trop peu dévoilée au public français. Comme souvent dans ce cas-là, elle ne sera vraiment reconnue qu'après sa mort. Ses planches-contacts témoignent d'une volonté de saisir « l'âme anglaise » dans ce qu'elle a de plus trivial et de plus universel à la fois. Aujourd'hui, comme pour beaucoup de géants des arts, son influence n'a fait que grandir. Et de nombreux photographes continuent de puiser dans son héritage, consciemment ou non, pour y renouer avec les origines de cette photographie éprise du goût de l'observation des petits moments de l'existence.



© Peter Dench

PETER DENCH

Royaume-Uni • Né en 1972



Honni soit qui mal y pense



Est-ce que Peter Dench aime l'Angleterre ? Celui qui naît en 1972, le jour de la Saint-Georges (protecteur du royaume), grandit dans un pays en pleine mutation, tiraillé entre la tradition conservatrice et les aspirations au progrès. Passionné par l'image, il se tourne vite vers la photographie documentaire et se met à parcourir son pays : de la campagne profonde aux grandes métropoles, jusqu'aux villes balnéaires où la météo s'acharne à contrarier les projets des vacanciers. Ses images sont celles de scènes banales et cocasses : enterrements de vie de garçon, fêtes de village, pub crawls, supporters de foot déchaînés... Cliché ? Peut-être. Mais ces clichés-là viennent bien de quelque part. Et Peter Dench ne cesse de nous surprendre en créant presque des images d'Épinal d'une Angleterre que le visiteur devine lors de ses séjours outre-Manche.

Son approche est frontale, teintée certes d'ironie mais toujours d'une forme d'affection pour ses sujets. Les contradictions du quotidien anglais y sont mises en avant : un savant cocktail de classe et de « trash ». À travers son travail, Peter Dench nous montre une Angleterre qui cultive un mélange de flegme et d'excentricité, où le snobisme peut côtoyer la vulgarité la plus brute. Il a publié plusieurs livres, dont « England Uncensored » et plus récemment « Carry on England », deux ouvrages incontournables pour mieux comprendre un peuple partagé entre frasques et traditions. Ses reportages ont également été repris par des magazines du monde entier, friands de sa capacité à révéler l'absurde enfoui dans la banalité, jusqu'à devenir l'un des principaux chroniqueurs visuels de l'Angleterre contemporaine. La force de ses photographies vient de ce mélange indéfinissable où le rire est souvent jaune, mais toujours spontané. La quintessence, finalement, de cet humour britannique, oscillant entre satire et tendresse. Peter Dench, c'est certain, aime l'Angleterre. Mais qui aime bien, châtie bien.



© Josh Edgoose

JOSH EDGOOSE

Royaume-Uni • Né en 1989



Swinging London



Le pseudo de Joshua, « Josh » Edgoose sur Instagram est « Spicy Meatball » (Boulette de viande épicée). Pourquoi ? On ne sait pas. Mais c'est exactement la sensation que provoquent ses photos : tendres et piquantes à la fois. Vidéaste avec un fort intérêt pour la couleur, la coïncidence et la sérendipité (ce sont ses mots), Josh Edgoose fait ces photos qu'on aurait aimé savoir faire. Sous son œil, le quotidien, le banal, le commun prennent vie.

Et des couleurs, il y en a. Voir la capitale de l'Angleterre sous son regard, c'est comme découvrir le Kodachrome après des décennies de pellicules noir et blanc. Une main sur une barre de métro, des pieds qui descendent un escalier, un geste, un sourire, un reflet dans une vitre, une rencontre improbable... Sous son regard avide de ces détails que le profane ne voit pas, il met en scène la diversité et l'excentricité d'un Londres qu'on redécouvre, capturant l'énergie de la vie urbaine dans une exploration teintée de vibrations constantes, de couleurs extrêmes, de beautés éphémères.

Il trouve dans la photographie de rue un moyen de capitaliser sur la richesse et les hasards qui font le miel d'une cité. Comme une abeille dans une ruche, il butine cette gigantesque boîte de Petri. Là où il n'y a que grisaille londonienne, son œil va déceler la luminosité d'un parapluie, d'un ongle verni, d'une paire de lunettes ou tout simplement un angle d'où surgira une composition évocatrice et étonnante.

Très suivi sur les réseaux sociaux, et notamment sur YouTube où sa chaîne dédiée à la photographie de rue compte des dizaines de milliers d'abonnés, Josh Edgoose rappelle que la photo, ce n'est pas que l'instant « T ». C'est aussi une manière de voir, de percevoir, de manier, de traiter et de penser le réel qui est devant nous, puis d'y transmettre une intention. Dans le cas de Josh Edgoose, celle-ci est joyeuse, rafraîchissante, inattendue et profondément bienveillante. Dans un esprit et un humour si britannique !

9 BOUT DU PONT
ET PLACE DE LA
FERRONNERIE



© Terry O'Neill / Iconic Images

TERRY O'NEILL

Royaume-Uni • 1938-2019



Les légendes du rock



C'est le Londres fantasmé. Celui qu'on aurait aimé connaître. Celui, bouillonnant, exalté, délirant du début des années 1960. Terry O'Neill, né en 1938, en a profité comme personne. Le gamin qui se rêvait batteur dans un club de jazz prévoit de devenir steward pour pouvoir voyager aux États-Unis et étudier les grands noms de la musique noire américaine. Le destin décide de mettre la photo sur sa route. Le rock'n'roll déferle sur le monde et sur l'Europe. Les Beatles et les Rolling Stones veulent casser, aussi, la manière dont un groupe se montre et se met en scène. Ils veulent quelque chose de plus naturel, de plus décontracté, de plus abrasif, de moins conventionnel. Terry O'Neill est au rendez-vous pour combler ces demandes et devient ainsi l'un des principaux témoins de cette révolution musicale mais aussi sociétale.

Son style est direct, spontané : il n'hésite pas à faire poser ses modèles dans des endroits inattendus ou à privilégier les moments de détente. Aujourd'hui, rien d'étonnant. Mais à l'époque, c'est novateur. Les médias du monde entier, de *Vogue* à *Paris Match*, s'arrachent ses productions. Certaines de ses photos vont jusqu'à façonner l'identité que ces artistes vont graver dans l'imaginaire collectif pour des décennies à venir : le glam de David Bowie, l'énergie électrisante d'Elton John, les moues de Mick Jagger, des légendes entrent dans l'Histoire. À une époque où la photographie est (déjà) le médium-roi pour construire une « mythologie », elle va permettre de les transformer en icônes. Ses images sont d'ailleurs toujours exposées dans de nombreux musées, intégrées à des collections permanentes.

On ne peut s'empêcher, devant ces clichés, de sentir le pincement de la nostalgie. De se demander si une telle époque de liberté créatrice et de révolution culturelle, où sont nés tant de géants, reviendra un jour. Si c'est le cas, il n'y a qu'à espérer qu'un photographe du talent de Terry O'Neill soit là pour l'immortaliser.



© Anna Atkins / John Paul Getty Museum, Los Angeles

ANNA ATKINS

Royaume-Uni • 1799-1871



CYANOTYPES



Dans cette édition dédiée aux photographes britanniques, nous ne pouvions que rendre hommage à une pionnière. Car si l'ingénieur français, Nicéphore Niépce est considéré comme l'inventeur de la photographie en 1824, Anna Atkins est la première femme à avoir utilisé ce procédé visuel de reproduction. Née en 1799, sous le règne de Georges III, elle est la fille d'un scientifique travaillant au British Museum et grandit dans un milieu où les conversations étaient rythmées par deux notions : la science et les avancées technologiques. Un environnement fertile pour un esprit curieux - ce qu'elle était.

À l'époque, la science est un domaine réservé aux hommes, mais pas la botanique. Anna Atkins étudie les plantes et réalise des dessins pour illustrer des manuels pratiques. Jusqu'à ce qu'elle reçoive son premier appareil photo au début des années 1840. Mais c'est au cyanotype qu'elle va consacrer son travail : un procédé photochimique qui simplifie la fixation monochrome d'impressions lumineuses, d'une manière jusqu'alors inédite, et qui produit ces tirages bleus de Prusse ou bleu cyan. C'est pour elle une révélation, mais surtout le trait d'union qui lui permet de lier ses intérêts botaniques à ses penchants scientifiques.

En 1843, elle publie « Photographs of British Algae : Cyanotype Impressions », considéré comme le premier livre de photographie illustré. Un ouvrage artisanal, où chaque page porte l'empreinte du spécimen d'algue, exposé directement sur papier. Les silhouettes bleutées, presque fantomatiques, viennent formaliser l'univers scientifique jusque-là enfermé dans des illustrations à la main. Et deviennent, sous son regard, un langage artistique à part entière. Si, au départ, ce sont les botanistes qui s'enthousiasment pour cet inventaire des espèces, les esthètes y découvrent plus tard un art nouveau. Très répandu aujourd'hui, comme chez le spécialiste de la photographie microscopique Spike Walker.

Son influence, on la retrouve deux siècles plus tard chez de nombreux artistes contemporains fascinés par les techniques anciennes, le rapport à la lenteur, au matériel et à l'aspect artisanal de l'acte créatif. Découvreuse de la photographie, Anna Atkins rappelle aussi que l'observation méticuleuse de la nature nourrit aussi bien la science que l'imaginaire.

YVES ROCHER
FRANCE

GRAND CHÊNE

Remerciements au John Paul Getty Museum de Los Angeles et au New York Public Library d'où sont issues les œuvres de cette exposition.

Exposition réalisée
grâce au soutien de Yves
Rocher.



© Gina Soden

GINA SODEN



Royaume-Uni • Née en 1985

Urbex, quand la nature reprend ses droits



Lorsque la photographe britannique Gina Soden pénètre dans un lieu abandonné, c'est toujours le silence qu'elle trouve en premier. Viennent ensuite les murs fissurés, les vitres brisées, la peinture écaillée, les meubles poussiéreux, des herbes sauvages qui ont envahi les espaces clos... Plutôt que de fuir la déshérence de ces endroits que tout le monde semble avoir abandonnés, Gina Soden en fait son royaume, son champ d'expression artistique. Elle y voit une richesse esthétique et une mémoire patinée par le temps. La photographe écume l'Europe à la recherche de châteaux hantés, d'hôpitaux délabrés, d'usines désaffectées, et de manoirs abandonnés. Sans jamais révéler leurs emplacements, elle les revisite le temps d'une prise de vue.

Son approche n'est pas documentaire. Elle préfère jouer avec la composition de ces endroits pour leur redonner vie presque artificiellement. Chaque image révèle une esthétique radicalement picturale. Mais contrairement à d'autres photographes dits « d'urbex » ou « d'exploration urbaine », ses œuvres ne sont jamais lugubres ou anxiogènes. Exposées dans des galeries à Londres et à Paris, elles amènent à réfléchir sur la notion de patrimoine, sur notre rapport à l'histoire et à l'obsolescence, programmées ou non.

Dans une époque obsédée par le beau, le neuf, le parfait et le lisse, la photographe réfléchit sur le délabrement, le pourrissement, la détérioration... et, in fine, l'idée sous-jacente de la mort — en tout cas de la disparition. Une philosophie et une approche qui permettent à Gina Soden de sauver brièvement de l'oubli des architectures en perdition. Des lieux qui témoignent d'un passé ne s'effaçant pas assez vite par rapport à la marche du progrès. Des images qui montrent souvent que la "fin" de quelque chose est toujours le début d'une autre. Une poésie à l'origine du succès de cette photographe londonienne qui a su faire de l'abandon une renaissance.

cewe

9 RUE SAINT-VINCENT

Exposition imprimée grâce
au soutien et à l'expertise
de CEWE.



© Cig Harvey

CIG HARVEY



Royaume-Uni • Née en 1973

Expériences sensorielles



Il faut profiter de la couleur. C'est ce qu'a réalisé Cig Harvey après une visite chez l'ophtalmologiste : la photographe prend conscience que sa vue est en train de changer. Puis, l'un de ses amis lui fait une remarque qui l'énerve : « La couleur n'est pas réelle. Ce n'est qu'une interprétation des ondes de lumière par notre cerveau ». Pour quelqu'un qui a passé sa vie à jouer avec les couleurs et dont deux des livres s'appellent « Blue Violet » et « Emerald Drifter », la sentence n'est pas facile à entendre.

Un coup d'œil au travail de cette artiste suffit pour donner tort à son ami. Dans ses natures mortes ou ses compositions étranges et hypnotisantes, les couleurs sont plus réelles qu'elles ne l'ont jamais été auparavant. L'artiste parvient à faire surgir toute leur identité primordiale. Car pour nos cerveaux, qu'il s'agisse des rouges, des bleus ou des verts, toutes les teintes ont un goût, une odeur, une aura, quelque chose d'indicible qui provoque, au plus profond de nos êtres, des émotions, des réactions, des instincts. Originaire du Devon, en Angleterre, mais vivant dans le Maine, aux États-Unis, la photographe a vu ses œuvres intégrées à de prestigieuses collections et est représentée par certaines des plus grandes galeries américaines.

Chez elle, la quête de la couleur nous mène sur un chemin : celui qui réenchante le quotidien, qui réveille nos sens. Sans se limiter à de simples images poétiques et abstraites, Cig Harvey y ajoute ses réflexions. Mais là où l'on trouve souvent des explications vides de pensée et de concept, l'auteure délivre dans ses ouvrages des réflexions philosophiques et scientifiques accessibles et souvent bien senties. L'œuvre devient ainsi complète : certains n'y verront qu'une dimension esthétique, d'autres se plongeront dans la narration qu'elle imagine. Dans son introduction, elle cite une phrase de Matisse résumant tout l'intérêt de son travail : « Avec la couleur, on obtient une énergie qui semble provenir de la sorcellerie ».



MARY TURNER

Royaume-Uni • Née en 1994



L'Angleterre périphérique



Il y a l'Angleterre des Rois et des Reines. Celle des Lords et des châteaux. Et il y a l'autre Angleterre, héritée de la révolution industrielle, de la prospection minière et de l'ère victorienne. Celle immortalisée par le romancier Charles Dickens ou le cinéaste Ken Loach. Celle des banques alimentaires, des centres d'aide sociale, des clubs d'ouvriers, des pubs miteux ; cette Angleterre qui s'effrite à la périphérie des grandes villes. Ces quartiers de briques rouges ravagés par les crises économiques et la désindustrialisation, où vivent des communautés marginalisées.

C'est cette Angleterre que Mary Turner s'emploie à documenter depuis des années. Pour plusieurs journaux, notamment pour *The New York Times*, elle s'affaire à raconter la vie des gens, à qui l'on ne pense pas. Ceux qui vivent dans les quartiers que les touristes ne viennent pas visiter ; ceux que l'on néglige ou que l'on méprise pour un accent. Comme aussi les gens du voyage, les Irlandais et les Gitans, Mary Turner explore leur réalité.

Elle ne tombe jamais dans le piège de la photographie sociale : le misérabilisme. Après avoir gagné la confiance de ces familles habituées à se sentir indésirées, elle n'exploite pas leur détresse pour renforcer ses images. Il n'y a pas, non plus, de sentimentalisme. Ses clichés sont bruts, sans fard, fruits de la patience et d'un travail journalistique méthodique : un travail qui place l'humain au centre, sans tordre les faits, sans ajouter ses propres préjugés.

Ce n'est pas le photojournalisme le plus glamour, mais il a toute son importance. Il puise ses origines dans la photographie humaniste et dans les grandes enquêtes photographiques sociales du siècle dernier. Voir et accepter l'existence de ceux qui sont à la marge est la première étape pour leur rendre justice. En documentant cette Angleterre périphérique, Mary Turner nous rappelle qu'un pays ne se résume pas à ses cartes postales mais aussi, et surtout, à la manière dont il traite les plus faibles de ses citoyens.



LES ENJEUX

ENVIRONNEMENTAUX



© Laurent Ballesta

LAURENT BALLESTA

France • Né en 1974

Planète Mers



Roald Amundsen, le premier homme à atteindre le pôle Sud et grand habitué des conditions extrêmes, aimait dire que « l'aventure est le pire ennemi de l'explorateur ». Car l'exploration, la vraie, ne peut être que le fruit de trois impératifs : rigueur, anticipation et préparation. Laurent Ballesta peut en témoigner. Il serait injuste de le réduire à un simple « photographe sous-marin ». Biologiste de formation, scaphandrier, ce français né dans le sud de l'Hexagone a pris l'habitude, depuis plus de trente ans, de repousser les limites physiques de son corps et les frontières sous-marines. Pour toujours pouvoir avancer un peu plus loin dans cette fameuse « zone crépusculaire », là où la lumière s'évanouit et où les abysses surgissent.

En 2019, il effectue par exemple une aventure de vingt-huit jours en immersion constante — la durée maximale autorisée pour ce type de plongée profonde — avec trois autres plongeurs, dans un engin grand comme une cabine de wagon-lit. Un univers confiné où ils dorment et mangent sous une pression équivalente à celle des profondeurs, respirant un mélange héliox composé majoritairement d'hélium et d'à peine 4 % d'oxygène. Une expédition jusqu'à, parfois, 142 mètres de profondeur et un total de 31 plongées. Des conditions dans lesquelles ces séances s'apparentent plus à une sortie extravéhiculaire sur l'ISS qu'à autre chose...

Allier passion, recherche et photographie : une trinité au cœur de la démarche de ce photographe qui s'est taillé une place auprès des autres grands du domaine comme Paul Nicklen, David Doubilet ou Brian Skerry. Chercher pour mieux comprendre, comprendre pour mieux s'émerveiller, s'émerveiller pour mieux défendre des environnements sous-marins qui se détériorent de plus en plus. Et qui, même s'ils demeurent inhospitaliers et mystérieux pour l'Homme, sont indispensables à la vie de notre espèce sur cette planète.



© Robert Doisneau / Atelier Robert Doisneau

ROBERT DOISNEAU

France • 1912-1994

Allons voir la mer



On le connaît surtout pour ses scènes de rue parisiennes. Ses écoliers en culottes courtes, son couple qui s'embrasse devant l'Hôtel de Ville de Paris. Mais Robert Doisneau n'a pas fait qu'écumer la capitale. Il a aussi promené son objectif curieux et poétique le long du littoral français, de la Bretagne à la Côte d'Azur, en passant par la Normandie, la Vendée, le Pays basque ou encore le Languedoc. Des pérégrinations qu'il faisait à l'occasion de reportages, de commandes publicitaires ou de séjours en famille.

Celui qui aimait se décrire comme un « révolté du merveilleux » s'emploie alors à saisir cet univers côtier. Pêcheurs, dockers, vacanciers, marins du dimanche : tous deviennent protagonistes de cette comédie humaine qu'on retrouve toujours dans l'œuvre de Robert Doisneau. Qu'il s'agisse de pavés parisiens ou de jetées bretonnes, ce qui l'intéresse, c'est l'Homme, dans une inspiration toujours joyeuse. Le reste n'est qu'un décor où il évolue.

Ses premières images de bord de mer, réalisées dès les années 1930, ont autant cette patte « doisnesque » que ses photos plus connues. On y aperçoit sa femme Pierrette, minuscule silhouette sur une plage de sable. Elle précède des scènes plus sociales, mais toujours dans l'esprit de cette « photographie humaniste » : sardiniers rentrant au port, enfants ramassant des coquillages, badauds en goguette sur une promenade. Un aspect méconnu de son travail que font vivre, et revivre, ses filles Annette Doisneau et Francine Deroudille.

Ces photographies permettent de jeter un autre regard sur Robert Doisneau, d'apprendre à mieux le connaître et à le comprendre. Elles rappellent, aussi et surtout, qu'au-delà de clichés qui ont fait sa célébrité, il fut avant tout un témoin attentif et précieux d'une époque révolue transcendée par la douceur et l'insouciance. En cela, il est et restera à jamais l'un des rares noms incontournables de la photographie française du XXe siècle - à la ville comme à la mer.



© Stéphane Lavoué

STÉPHANE LAVOUÉ

France • Né en 1976

Les travailleurs de la mer



Ils sont capitaines de remorqueurs, mareyeurs, scaphandriers, apprentis au lycée maritime, pêcheurs, sémaphoristes ou fusiliers militaires, et ont tous en commun d'être en contact quotidien avec l'Atlantique qui borde la côte morbihannaise.

Pour cette édition qui souhaite faire la part belle aux enjeux de la mer, le photographe Stéphane Lavoué, portraitiste émérite notamment récompensé par le Prix Niépce Gens d'Images en 2018, et l'auteure Catherine Le Gall sont partis des semaines durant à la rencontre de ces travailleurs de la mer. Dix ans après avoir réalisé un travail sur l'alimentation en Bretagne, également exposé au Festival Photo La Gacilly, le duo s'est intéressé cette fois aux métiers liés à l'océan, pour cette commande photographique initiée par le Conseil départemental du Morbihan. Ils ont sillonné nos rivages, de Lorient à Vannes en passant par Étel, Saint-Gildas-de-Ruiz ou Groix pour rencontrer ces hommes et ces femmes dont le travail est lié intrinsèquement et intimement à la mer.

Quelle relation entretiennent-ils avec l'élément marin ? Quel plaisir tirent-ils à être en contact permanent avec l'océan ? Quelle est la particularité d'une activité essentiellement marine ? Ils sont une vingtaine à s'être prêtés à l'exercice d'un portrait photographique accompagné d'un verbatim pour raconter qui ils sont et ce qu'ils ressentent. Dans leurs regards se lisent la détermination, le sens du devoir, la fierté, parfois la fatigue. Qu'ils soient nés dans la région ou qu'ils y soient venus pour leur travail ; qu'ils plongent, ramassent des algues, fabriquent des filets ou traquent le poisson ; qu'ils soient à quai, au milieu de la mer ou dans des hangars, tous nous transmettent cette passion qu'ils ont pour leur métier et l'environnement dans lequel ils évoluent tous les jours. Car il faut savoir affronter de jour comme de nuit des hivers rudes, des intempéries parfois impétueuses, et rester humble face aux aléas de la météo.



MORBIHAN

📍 JARDIN DU MARAIS

Commande photographique
réalisée avec le soutien du
Conseil départemental du
Morbihan.



© Supratim Bhattacharjee

SUPRATIM BHATTACHARJEE

Inde • Né en 1983

Sundarbans, les colères de l'Océan



Les Sundarbans indiens forment un delta unique, façonné par le Gange dans le sud-est de l'Inde. La région s'étend jusqu'au sud du Bengale et partage une frontière avec le Bangladesh. On y trouve plus de 4 100 kilomètres carrés de forêts de mangroves, couvrant 102 îles. Parmi elles, 54 sont habitées par 4,5 millions de personnes. En 1987, les Sundarbans ont été classés au patrimoine mondial de l'UNESCO en raison de leur biodiversité exceptionnelle.

Néanmoins, cet environnement fragile est exposé à de nombreux risques imminents. Les mangroves, qui servent de zone tampon contre les tempêtes et les raz-de-marée, se réduisent comme peau de chagrin. Le niveau de la mer monte inexorablement, rendant la région de plus en plus vulnérable aux catastrophes climatiques, accentuant la pénurie de nourriture et d'eau, diminuant la productivité agricole.

Les photos de Supratim Bhattacharjee rappellent ces évidences que l'on refuse de voir. Né dans une région du monde particulièrement exposée à ces bouleversements, ce photojournaliste indien témoigne depuis le début de sa carrière des enjeux environnementaux et de leurs effets sur les populations. Érosion des sols, salinisation des nappes phréatiques, hausse du nombre de réfugiés climatiques... Les titres de ses différents travaux réalisés en Asie du Sud annoncent la couleur : « La guerre de l'eau », « Une nation qui coule », « Des enfants en enfer ». Catastrophisme ? Sensationnalisme ? Non. Réalisme.

Ces îles s'érodent à une vitesse alarmante. Entre 2000 et 2020, les Sundarbans ont perdu environ 110 km² de mangroves, un bouclier naturel essentiel pour toute la région. Ce n'est pas une vague, mais une lame de fond : l'île de Lohachara, qui abritait plus de 10 000 personnes, a été définitivement submergée dans les années 1980. Ses habitants ont été contraints de se déplacer.

Le monde que Supratim Bhattacharjee nous montre n'est pas celui de demain. Il est déjà là.



© Françoise Huguier / Agence VU'

FRANÇOISE HUGUIER

France • Née en 1942

Afrique émoi



Sa première vraie rencontre avec le continent africain a lieu en 1989 quand elle part sur les traces de l'écrivain-ethnologue Michel Leiris. Un voyage initiatique qui se mue en un véritable coup de foudre pour cette mosaïque de peuples qu'elle photographie avec cette écriture lumineuse et ce souci du détail qui n'appartiennent qu'à elle. Depuis, du Burkina Faso à l'Afrique du Sud, du Bénin à l'Éthiopie, Françoise Huguier sillonne, la passion chevillée au corps, terres désertiques, villages perdus et métropoles animées par l'âme des musiciens. Au Mali, ce pays qu'elle affectionne tant, elle a fondé en 1994 les Rencontres photographiques de Bamako pour mettre en lumière d'immenses artistes jusqu'alors méconnus ; découvrant ainsi le talent d'un Seydou Keïta ou d'un Malik Sidibé et contribuant à faire rayonner mondialement leurs œuvres.

C'est une grande dame de la photographie, aussi bien reconnue pour ses travaux sur la mode que pour ses reportages d'une immense créativité que nous souhaitons honorer cette année. Membre de l'Académie des Beaux-Arts depuis 2023, elle nous transmet aujourd'hui son amour pour l'Afrique au travers d'un ouvrage exceptionnel publié aux éditions Odyssée, d'où sont issues toutes les images de cette exposition. Avec cet hommage que lui rend, en préface, l'écrivaine Aya Cissoko : « Rien n'échappe à son œil aguerri. Nul besoin d'artifice ! Elle n'a cure des postures, des faux-semblants, elle sait ce qu'elle veut et l'obtient. Oui, rien n'échappe à son regard, à son objectif. Ce qu'elle veut, c'est déshabiller le monde avec son appareil, le mettre à nu. Le donner à voir dans sa rudesse, ses aspérités, sans fioritures. Son travail témoigne du monde d'avant, d'aujourd'hui et nous laisse entrevoir, celui à venir. Les clichés de Françoise Huguier abolissent les frontières géographiques, de la race, de la classe et du genre ». Des images à regarder comme une vraie grande leçon d'humanité !



© Frédéric Noy

FRÉDÉRIC NOY

France • Né en 1965

Le monde perdu d'Udzungwa



La Tanzanie, en Afrique de l'Est, compte 22 parcs nationaux sur son territoire. L'année dernière, plus d'1,5 million de personnes s'y sont rendues, notamment dans les célèbres Kilimanjaro, Arusha et Serengeti. Mais seulement 8 000 sont allées dans celui d'Udzungwa, dans le centre du pays.

Pourtant, c'est dans ces montagnes recouvertes d'une épaisse végétation tropicale qu'a été découvert, au début des années 2000, le dernier spécimen de singe : le Kipunji (*Rungwecebus kipunji*). Mais pas de lions, pas de rhinocéros, pas de léopards... Alors les touristes le boudent. Pour les scientifiques, il reste l'un des sanctuaires les plus importants à protéger : ce territoire de seulement 2 000 kilomètres carrés abrite l'une des biodiversités les plus riches du continent africain. Ses chutes d'eau, dont Sanje qui culmine à 170 mètres de hauteur, irriguent naturellement l'ensemble de la région. Dans le cadre d'une commande photographique de la Fondation Yves Rocher, le photojournaliste Frédéric Noy, grand spécialiste des questions environnementales et géostratégiques, s'est immergé des mois durant dans cet espace naturel menacé.

Les frontières du parc ne sont pas remises en question. Mais l'augmentation des activités agricoles, centrées sur la monoculture (canne à sucre ou riz), l'explosion démographique (près de 70 millions d'habitants contre 22 millions il y a 40 ans), l'immigration interne de tanzaniens venant profiter de la richesse et de la fertilité des terres, ainsi que la déforestation à des fins ménagères, ont progressivement rongé ses limites. 400 000 personnes vivent aux abords immédiats d'Udzungwa, et le besoin d'une population précaire et rurale d'exploiter ses terres ne peut lui être reproché.

Alors, des organisations comme Mazingira et d'autres lancent des programmes transversaux : éduquer à l'agroforesterie les nouvelles générations dès l'école primaire, sensibiliser les agriculteurs à des pratiques plus respectueuses de l'environnement, créer et maintenir des corridors permettant à la faune de se déplacer sans entrer en conflit avec l'Homme. Sans oublier d'essayer d'attirer plus de touristes, car le meilleur moyen de protéger une terre est de lui donner une valeur.

FONDATION YVES ROCHER
POUR LA NATURE
RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE

📍 JARDIN SAINT-VINCENT

Exposition en partenariat avec la Fondation Yves Rocher qui a financé ce reportage dans le cadre de sa mission photographique intitulée « Au nom de la biodiversité : ces sanctuaires vivants à préserver ».



© Axelle de Russé

AXELLE DE RUSSÉ

France • Née en 1978

Attractions polaires



Tout au nord du globe, à plus de 1000 kilomètres du pôle, se trouve, dans l'archipel du Svalbard, la petite ville de Longyearbyen, la plus septentrionale de la planète. Perdue au milieu de l'Arctique norvégien, elle est peuplée d'aventuriers, de mineurs, de scientifiques, et vit au rythme des deux saisons polaires, le jour et la nuit. C'est là, dans ces confins, que le réchauffement climatique est le plus significatif : depuis 1960, la température y a augmenté de 8°C en hiver, et 6°C en été. Comment résiste la petite cité ? Qui sont-ils, celles et ceux qui vivent en première ligne face à l'inévitable ?

À l'autre extrême, en Patagonie chilienne, se situe Puerto Williams, l'agglomération la plus australe au monde. En zone subantarctique, elle semble à première vue l'exact reflet de sa sœur du Nord. Les petites maisons en bois, comme posées sur les flancs des montagnes, abritent environ 2000 habitants. Cette terre qui abritait autrefois les Indiens Yagan, aujourd'hui base maritime, est peuplée de pêcheurs, de cœurs brisés et des derniers descendants du peuple autochtone. Isolée, loin de tout, comme figée dans le temps, elle regarde sa voisine argentine Ushuaïa avec la fierté de ceux qui vivent dans les zones extrêmes. Mais avec une certaine envie. Les autorités locales cherchent à développer le tourisme et profiter, un peu, d'une manne non négligeable. Comme partout ailleurs, les effets du réchauffement se font sentir : la neige se fait de plus en plus rare, les glaciers du canal de Beagle fondent à vue d'œil, et les araignées de mer, si demandées, s'éloignent de plus en plus des côtes, vers une eau plus froide.

Dans cet essai photographique, à la fois documentaire et artistique, la photographe Axelle de Russé joue sur cette similarité chromatique des deux Pôles touchés par le bouleversement climatique : « L'obscurité des photos vise à exprimer l'évanescence d'un monde fragile, en danger. J'ai également cherché à suggérer le réchauffement et la sensation de chaleur grâce au procédé de l'infrarouge. Il permet de mettre en valeur ce qui n'est pas perceptible à l'œil humain en transformant la colorimétrie de l'image. À la prise de vue, les points les « plus chauds » deviennent alors magenta. ».



FONDATION YVES ROCHER
POUR LA NATURE
RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE

9 JARDIN DU RELAIS POSTAL

Axelle de Russé est la lauréate 2024 du Prix Photo Fondation Yves Rocher en partenariat avec Visa pour l'Image - Perpignan. Une bourse de 8 000 euros lui a été remise pour la réalisation de ce travail au long cours, présenté pour la première fois dans sa totalité à La Gacilly.



© Corey Arnold

COREY ARNOLD

États-Unis • Né en 1976

Des animaux dans la ville



Avant d'être photographe, Corey Arnold est avant tout un homme de la mer. Celui qui a grandi sur le nord de la côte ouest des États-Unis, passe son enfance à découvrir l'univers de la pêche avec son père. Jusqu'à devenir pêcheur lui-même, professionnellement. D'abord en mer de Béring, puis dans la baie de Bristol où il traque les crabes et les saumons rouges. Une profession dont il a longtemps chroniqué la réalité à travers son travail photographique. Son livre « Fish-Work : The Bering Sea » témoigne de ce monde rude et fascinant qui nourrit la planète ; un monde peuplé d'individus endurcis par les vagues glacées de ces eaux nordiques. Dans cette exposition, c'est pourtant sur la terre ferme qu'il nous emmène à la rencontre de la faune sauvage qui s'invite dans l'environnement urbain.

Partout sur la planète, les espaces naturels se résorbent. Les zones tampons entre la nature et l'Homme se réduisent. Alors, les deux se croisent. Parfois, il y a conflit. Souvent, cela se fait en toute harmonie. Avec un œil curieux et souvent drôle, Corey Arnold explore nos cités et y révèle les visites inattendues d'animaux en tout genre, là où on ne les attend pas. À travers cette série, il met en lumière une évidence qu'on oublie parfois un peu trop : la formidable capacité d'adaptation de ces bêtes qui foulaient la Terre avant nous - et dont certaines disparaissent sous le coup de l'action de l'Homme.

Derrière les images de Corey Arnold - qui, précisons-le pour les sceptiques, ne sont pas issues de l'intelligence artificielle - on découvre surtout des animaux, des renards, des loups, des ours, en quête de nourriture, d'un abri ou simplement d'un espace vital. Un travail qui donne à réfléchir sur la frontière entre le « civilisé » et le « sauvage ». Et, finalement, fait écho à son travail sur la pêche où l'Homme n'est qu'un invité temporaire, bruyant et affamé, dans des océans de plus en plus fragiles.



© François Fontaine / Agence VU'

FRANÇOIS FONTAINE

France • Né en 1968

Eden



Ces photographies sont une ode au voyage, à la contemplation, à l'émerveillement, dans une forme, toute particulière, à la fois poétique, douce et nostalgique. Pas étonnant, dans ces conditions, que François Fontaine, Docteur en Histoire de l'Art et membre de l'agence VU, ait été récompensé cette année par le Prix Leica des Nouvelles écritures de la photographie environnementale.

Depuis vingt ans, il réalise des séries chromatiques inspirées des cultures orientales. Cette fois, il a parcouru le Japon du Sud au Nord, en suivant la floraison printanière du pays.

Depuis la ville de Kagoshima, il a remonté l'île de Kyūshū puis celle de Honshū, jusqu'à la ville sacrée de Nikkō, en privilégiant les parcs et les jardins autant que les sanctuaires et les lieux de pèlerinages, avec le désir de transposer, en images, les émotions suscitées par le spectacle d'une nature en pleine métamorphose.

Il s'est immergé dans un univers sensoriel et esthétique qui émeut autant qu'il interroge. Au Japon, la nature est imprégnée de mystère et de magie. Les animaux semblent surgir d'un haïku ou d'un conte pour enfant, et les plantes, stylisées et colorées, d'une estampe japonaise.

En partageant la coutume ancestrale du hanami qui consiste à contempler la beauté des fleurs, principalement les fleurs de cerisier, il s'est laissé imprégner par la douceur du printemps et la splendeur des floraisons afin de capturer les éléments de nature et leurs détails : les jeux de lumière dans les frondaisons, les formes graphiques dans les ramures, les matières colorées sur les sols détrempés, les reflets des arbres sur les étangs.

Prévert disait que « la vie est une cerise, la mort son noyau et l'amour le cerisier ». Un écrivain japonais, lui, estimait que l'esprit de son peuple pouvait se résumer à la fleur de cerisier, qui éclot sous le soleil du printemps. François Fontaine nous offre, lui, ce cadeau éphémère de la nature.

9 JARDIN DE L'AFF

François Fontaine est le lauréat 2025 du Prix Leica des Nouvelles écritures de la photographie environnementale, soutenu par le magazine *De l'Air*. Une exposition produite par Leica, une maison qui célèbre cette année son centième anniversaire, et qui offre également au photographe primé une dotation en matériel photographique.

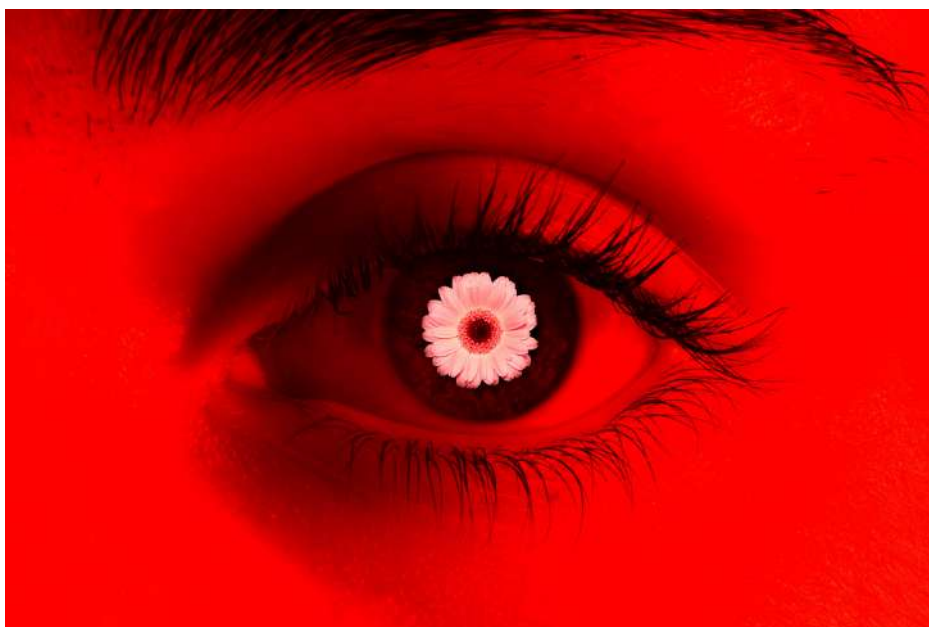


de l'air

MAGAZINE QUI DONNE À VOIR



DROITS À LA CULTURE POUR TOUS



© Eric Frotier De Bagnoux & Collège Saint-Anne (La Gacilly)

FESTIVAL PHOTO DES COLLÉGIENS DU MORBIHAN

14^e ÉDITION

POP NATURE : Un regard britannique sur une nature vibrante



Le Royaume-Uni a toujours été un terreau fertile pour l'audace artistique et les mouvements culturels révolutionnaires. Des Swinging Sixties à la vague pop art, en passant par l'effervescence psychédélique des années 70, les Britanniques ont su insuffler une énergie colorée et décalée au monde de l'art et du design.

C'est dans cet esprit que s'inscrit Pop Nature, une exploration vivante et rythmée de la nature à travers l'œil des collégiens. Comme une réinterprétation moderne des jardins anglais — à la fois maîtrisés et foisonnants — cette exposition capture une nature éclatante, où les couleurs explosent et les formes se libèrent des conventions.

De la musique des Beatles aux œuvres bariolées de David Hockney, l'influence britannique a toujours su marier insouciance et exubérance. Pop Nature s'inspire de cette esthétique joyeuse pour réinventer le paysage naturel : un monde pétillant, presque surréel, où le vert n'est plus simplement vert, mais fluo, où les fleurs dansent sous des lumières néons et où le réel se teinte d'une douce excentricité.

À travers cette exposition, les jeunes artistes offrent une vision libre et décomplexée du vivant, un hommage à une nature réenchantée, qui évoque une énergie pop et une effervescence créative. Un voyage visuel entre poésie et psychédélisme, où la nature devient une fête des sens.



📍 LES HALLES

Avec le soutien et la collaboration active
du Conseil départemental du Morbihan.



© Émilie Teulon & Collège Romain Rolland (Pontivy)

UN PROJET PÉDAGOGIQUE À L'ANNÉE



Ce projet, réalisé grâce au partenariat entre le Conseil départemental du Morbihan et l'association du Festival Photo La Gacilly, fédère chaque année 16 établissements publics et privés du département, autour d'un projet pédagogique annuel basé sur la découverte de la photographie.

Accompagnés par 8 photographes professionnels, ces 16 collèges publics et privés du département du Morbihan engagés dans l'opération travaillent toute l'année scolaire 2024-2025 sur le thème « Pop Nature ».

Analyse du sujet, construction du synopsis, réalisation des prises de vue, editing et rédaction des légendes, les élèves seront les auteurs d'une exposition pleinement intégrée à la programmation de la 22^e édition du Festival Photo La Gacilly. Leurs travaux seront exposés en Autriche en 2026 à l'occasion du Festival Photo La Gacilly-Baden en écho aux créations de jeunes Autrichiens qui travailleront sur ce même thème.

Les photographes parrains / marraines :

Bettina CLASEN, Éric FROTIER de BAGNEUX, Hervé LE RESTE, Fred MOURAUD, Aude SIRVAIN, Émilie TEULON, Pauline TEZIER, Cédric WACHTHAUSEN.

Les collèges engagés :

Gilles Gahinet (Arradon), Saint-Gildas (Brec'h), Sainte-Marie (Elven), Saint-Tudy (Groix), Émile Maze (Guémené-Sur-Scorff), Îles du Ponant (Houat), Sainte-Anne (La Gacilly), Sainte-Anne (La Trinite-Porhoët), Saint Louis (Lorient), Tréfaven (Lorient), Madame de Sévigné (Mauron), Jean Rostand (Muzillac), Anne Frank (Plescop), Beaumanoir (Ploërmel), Romain Rolland (Pontivy), JeanLoup Chrétien (Questembert).

ACCOMPAGNER L'ÉVEIL CULTUREL



DÉMARCHE PÉDAGOGIQUE ET ACTION CULTURELLE :

Pour accompagner au mieux les publics dans leur découverte des expositions, l'équipe du Festival Photo La Gacilly poursuit ses actions de médiation et de sensibilisation à destination du plus grand nombre, et ce dès le plus jeune âge.

OFFRES PÉDAGOGIQUES :

Dans un souci d'éveiller les plus jeunes à la photographie et aux thématiques du Festival, différents formats de médiations et ressources pédagogiques sont proposés aux établissements scolaires et structures jeunesse :

- Des dossiers pédagogiques à destination des primaires et des secondaires, pour préparer la visite du Festival en amont, pour découvrir les expositions et prolonger l'expérience de visite,
- Des outils pédagogiques pour mener sa visite du Festival en toute autonomie,
- Une offre de médiation culturelle à la carte pour chaque groupe d'âges (des primaires au secondaires),
- Des rencontres ponctuelles entre les plus jeunes et les photographes pendant l'inauguration.

OUTILS D'AUTO-MÉDIATION : EXPLORATION LUDIQUE

Pour visiter de manière ludique et en toute autonomie les expositions, le Festival met gratuitement à disposition deux outils de médiation :

- Le rallye-photo : à l'aide de la plaquette de jeu, explorez les expositions en détail et ouvrez l'œil,
- Le sac Zoom-Zoom : avec un sac qui contient de nombreux jeux et accessoires, découvrez les expositions de manière divertissante ; et ce, à votre rythme.

Un espace dédié à l'auto-médiation : pour petits et grands, entre amis ou en famille, venez vous poser, testez vos connaissances et voir ce que vous avez retenu du Festival dans un espace à ciel ouvert.

Grand public et scolaires

Ces outils sont disponibles au Point Accueil & Boutique, Place de la Ferronnerie. La réservation est obligatoire pour les groupes uniquement. Prêt gratuit en échange d'une pièce d'identité.

NOS VISITES & ATELIERS :

VISITE DÉCOUVERTE - 1h

Découvrez la magie du Festival Photo La Gacilly à travers une visite immersive, guidée ou contée, mêlant art et engagement écologique. En plus d'admirer des œuvres inspirantes en plein air, plongez dans les coulisses de la création en explorant le regard et la démarche des photographes qui capturent la beauté et les défis de notre monde.

[Sur réservation \(informations sur le site internet\)](#)

Grand public et scolaires

ATELIER CYANOTYPE – 1h30

Plongez dans l'univers fascinant du cyanotype, une technique photographique ancestrale aux sublimes nuances de bleu ! Lors de cet atelier ludique et accessible à tous, petits et grands pourront s'initier aux bases de la photographie tout en créant leurs propres images uniques. Une expérience créative et conviviale à partager en famille.

[Sur réservation \(informations sur le site internet\)](#)

Grand public et scolaires

VISITE + ATELIER EN SEMI-AUTONOMIE -1h45

Un nouveau format de visite et atelier dédié aux scolaires pour découvrir la programmation de la 22^e édition et explorez des thématiques variées de façon ludique et créative.

[Sur réservation \(informations sur le site internet\)](#)

Scolaires uniquement

Sur réservation :

reservations@festivalphoto-lagacilly.com

02 99 08 68 00

**UN FESTIVAL
INTERNATIONAL**

FESTIVAL PHOTO LA GACILLY-BADEN



© Tamara Dean / Festival Photo La Gacilly-Baden

Depuis 2018, le Festival Photo La Gacilly s'internationalise et s'exporte à Baden en Autriche. Cité impériale et thermale nichée dans un écrin de nature, située à 30 kilomètres au sud de Vienne, Baden cultive comme La Gacilly, une vision durable de l'environnement et un amour de l'art.

Alors que cet été en Bretagne, la 22^e édition du Festival Photo La Gacilly dévoile sa programmation « So British », le Festival Photo La Gacilly-Baden inaugure sa 8^e édition et présente avec une nouvelle mise en espace, l'intégralité de la programmation 2024 « Australie & autres regards ».

Les photographes exposés bénéficient ainsi d'une seconde occasion de faire découvrir leur travail et de rencontrer un nouveau public, dans un cadre garantissant leurs droits et leurs rémunérations.

Portés chacun par des associations, les deux Festivals collaborent également sur des projets d'éducation artistique et culturelle, mutualisant notamment leurs réflexions pour réduire leur impact environnemental, à commencer par la réutilisation des photographies produites pour deux éditions.

L'été dernier, le Festival Photo La Gacilly-Baden a réuni environ 300 000 visiteurs lors de sa 7^e édition, portant ainsi à plus de 600 000 visiteurs chacune des éditions présentées sur deux ans à l'échelle du territoire européen.

Festival Photo La Gacilly-Baden
13 juin > 12 octobre 2025
8^{ème} édition – Australia & New World

Lois LAMMERHUBER,
Directeur du Festival Photo La Gacilly-Baden

Florence DROUHET,
Directrice artistique du Festival Photo La Gacilly-Baden

The background of the entire image is a vibrant yellow sunburst pattern. It consists of numerous triangular rays of varying lengths radiating from a central point, creating a dynamic and energetic visual effect. The rays are a bright, saturated yellow color.

PROGRAMMATION ÉVÉNEMENTIELLE

AGENDA



Tout au long de l'été, le Festival invite à découvrir la programmation sous le prisme d'autres formes artistiques. Il vit alors au rythme de rencontres, débats, projections, ou encore spectacles vivants, en synergie avec des acteurs du territoire.



© Emma PESTRE / Festival Photo La Gacilly 2024

Week-end inaugural du 7 au 8 juin 2025 :

Pour officialiser l'ouverture du Festival, nous proposons un week-end spécial en présence des photographes de la 22^e édition, le samedi 7 et le dimanche 8 juin 2025.

Au programme : visites d'expositions, séances de dedicaces et conférences.

Week-end du 20 au 21 septembre 2025 :

Pour la 7^e année consécutive, le Festival Photo La Gacilly propose un temps fort d'animations à l'occasion des Journées Européennes du Patrimoine.

Découvrez notre programme complet des événements à venir sur notre site internet :
www.festivalphoto-lagacilly.com

The background of the entire page is a bright yellow sunburst pattern. It consists of numerous triangular rays of varying lengths radiating from a central point, creating a dynamic and energetic visual effect.

L'ASSOCIATION & SES VALEURS

FESTIVAL PHOTO LA GACILLY, UN VILLAGE DANS LES IMAGES



22 ANS

**4 MOIS D'EXPOSITIONS
FESTIVAL GRATUIT,
ACCESSIBLE À TOUTES
ET À TOUS**

**+ DE 300 000 FESTIVALIERS
SUR L'ÉTÉ**

**800 PHOTOS EXPOSÉES
EN GRAND FORMAT
DANS L'ESPACE PUBLIC**

**+ DE 20 PHOTOGRAPHES
INTERNATIONAUX EXPOSÉS
CHAQUE ÉTÉ**

**+ DE 400 ÉLÈVES PARTICIPANTS
AU PROGRAMME « LE FESTIVAL
PHOTO DES COLLÉGIENS »**

**UN FESTIVAL INTERNATIONAL:
LA GACILLY
& LA GACILLY-BADEN
(AUTRICHE)**

**5.4 MILLIONS DE VISITEURS
DEPUIS 2004**

**+ DE 400 PHOTOGRAPHES
EXPOSÉS DEPUIS 2004**

Créé en 2004, le Festival Photo La Gacilly est devenu le plus grand Festival Photo en plein air d'Europe accueillant plus de 300 000 visiteurs. Chaque été, pendant 4 mois, le village breton de La Gacilly se transforme en véritable galerie d'exposition à ciel ouvert, accessible à toutes et tous, et ce gratuitement.



© Michel SEGALOU / Festival Photo La Gacilly 2024

Depuis 2018, le Festival prend une envergure internationale en s'exportant chaque année en Autriche au travers du Festival Photo La Gacilly-Baden.

Engagé depuis sa création sur les enjeux environnementaux et sociétaux, le Festival Photo La Gacilly continue d'avoir une ambition toujours plus forte, d'émouvoir, de sensibiliser et de partager dans l'espoir d'un monde plus responsable.

**DÉCOUVREZ LE FESTIVAL
PHOTO LA GACILLY :**



UN VILLAGE DANS LES IMAGES



UN ÉVÈNEMENT POPULAIRE ET UNE PROGRAMMATION ENGAGÉE

Entre amis, en famille, toutes générations confondues, le Festival Photo La Gacilly accueille chaque été une grande diversité de publics. *Les rues, les venelles, les jardins de La Gacilly deviennent de véritables galeries à ciel ouvert accessibles librement : les photographies du Festival Photo La Gacilly sont là où ça vit, bouge et respire.*

ÉMOUVOIR, SENSIBILISER, PARTAGER DANS L'ESPOIR D'UN MONDE PLUS RESPONSABLE, telle est la mission du Festival Photo La Gacilly. Fidèle à sa raison d'être, il aborde chaque année, dans une approche artistique et esthétique, des thèmes nouveaux incarnant de nouvelles tendances sociétales.

Le Festival Photo La Gacilly fait écho aux préoccupations de chacun, il permet de remettre en question notre regard vers le monde en montrant des photographies engagées.

Ici, les œuvres exposées nous aident à inventer des sens nouveaux, pour une vie différente, à réinvestir nos relations et revisiter l'essentiel. À travers un langage universel et une culture de l'image, il participe au développement d'un imaginaire et d'une conscience collective.



©Jean Michel NIRON / Festival Photo La Gacilly 2024



©Michel SEGALOU / Festival Photo La Gacilly 2024

UNE PROGRAMMATION ARTISTIQUE D'EXCELLENCE

Sarah MOON, Jacques Henri LARTIGUE, Yann ARTHUS-BERTRAND, Claudia ANDUJAR, Elliott ERWITT, Robert DOISNEAU, Seydou KEÏTA, Karen KNORR, Sebastião SALGADO, Josef KOUDELKA, etc. Depuis 2004, près de 400 photographes parmi les plus prestigieux ont été exposés.

Le Festival Photo soutient la photographie par la réaffirmation des rôles des photographes, la défense de leurs droits et de leur rémunération, l'aide à la création et à la diffusion.

UN FESTIVAL ENGAGÉ

Chaque année, une double thématique est développée, alliant un focus sur la création contemporaine propre à un pays ou un continent (2024 : Australie), avec une problématique sociétale et environnementale.

En abordant ces grands thèmes dans une approche artistique et esthétique, le Festival fait écho aux préoccupations de chacun. À travers ses expositions et le regard des photographes, le Festival Photo La Gacilly est depuis plus de 20 ans, un vecteur d'information, de sensibilisation et de mobilisation du grand public aux enjeux environnementaux et sociétaux.

La connaissance des peuples du monde entier au service d'une vision humaniste de la société est au cœur du projet de l'association.

Pendant 4 mois, le Festival est accessible au plus grand nombre, sans billetterie ni justificatif d'entrée à fournir. Le public familial, issu du champ social et du handicap, fait partie intégrante des 300 000 visiteurs qui ont pu découvrir l'édition 2024. Par ailleurs, l'association renforce ses actions envers les publics via son service des publics qui développe de nombreux projets de médiation culturelle, et ce tout au long de l'année.



© Gwénaële ROBIN / Festival Photo La Gacilly 2024

UN VECTEUR DE COHÉSION ET DE DÉVELOPPEMENT

À l'échelle de la Bretagne, au niveau national et international, le Festival Photo La Gacilly est reconnu comme un événement culturel structurant qui contribue au développement et au rayonnement du territoire et de la région.

Porté par une association qui fédère des partenaires publics et privés fidèles et sincèrement impliqués sur des valeurs communes, le Festival en tant qu'événement de cohésion territoriale, de sens et d'attractivité participe à un modèle vertueux de développement.

RÉSEAUX ARTISTIQUES & CO-CONSTRUCTION AVEC LES ACTEURS CULTURELS



Co-construire et faire ensemble : par la mise en partage de compétences et d'expériences au sein de réseaux artistiques et la mise en place de projets en collaboration avec d'autres acteurs culturels, régionaux et nationaux, l'association du Festival souhaite favoriser les synergies et le croisement des regards. Une force collective pour mieux servir et défendre la création photographique et une politique des publics dans les territoires.

LE COLLECTIF DES FESTIVALS:



Adhérente du *Collectif des Festivals* depuis 2011, l'association du Festival partage avec les autres événements culturels en Bretagne, réflexions et moyens d'action sur les questions environnementales et sociales que posent leur organisation.

www.lecollectifdesfestivals.org

ART CONTEMPORAIN EN BRETAGNE:



Créé en 2002 autour des structures œuvrant dans le champ de l'art contemporain en région, le *réseau a.c.b* a évolué en 2021 et fédère aujourd'hui les professionnels et acteurs du secteur en Bretagne.

L'association a pour objet de mettre en œuvre une démarche coopérative pour la structuration et le développement du secteur de l'art contemporain en Bretagne.

www.artcontemporainbretagne.org

UNE TRAVERSÉE PHOTOGRAPHIQUE EN BRETAGNE:



Le Festival inscrit sa démarche dans *Une traversée photographique en Bretagne*, qui prend désormais la forme d'une manifestation annuelle depuis 2023. Fédérant des acteurs qui proposent une programmation estivale autour de la photographie contemporaine, cet événement permet la circulation et le croisement de publics à travers toute la Bretagne.

www.traverseephotobretagne.fr

RÉSEAU LUX:



Né en 2024, le *Réseau LUX* est un réseau professionnel national regroupant des festivals et foires spécialistes de la photographie. L'objectif du Réseau LUX est de fédérer, mutualiser des outils et communiquer ensemble autour des programmations respectives. Il est en lien permanent avec le ministère de la Culture pour épauler les acteurs culturels dans leur démarche.

Aujourd'hui, le réseau compte une trentaine de membres dont le Festival Photo La Gacilly, Arles, Paris Photo.

<https://reseau-lux.com>

RÉSEAUX DÉVELOPPEMENT DURABLE



Le Festival Photo La Gacilly s'inscrit dans une dynamique collective au travers de réseaux permettant la mise en relation de professionnels portés par le même souci du développement durable et solidaire.

LE COLLECTIF DES FESTIVALS:



Depuis 2011, le Festival Photo La Gacilly est adhérent du *Collectif des Festivals*, association accompagnant une trentaine de festivals bretons signataires de la Charte des festivals engagés pour le développement durable et solidaire en Bretagne.

www.lecollectifdesfestivals.org

MORBIHAN TOURISME RESPONSABLE:



Créé il y a plus de 20 ans, *Morbihan Tourisme Responsable* est un réseau de professionnels qui partagent les valeurs du tourisme durable au bénéfice de leur territoire — le Morbihan, ses habitants, ses entreprises et partenaires et des visiteurs

<https://morbihan-tourisme-responsable.bzh>

1% POUR LA PLANÈTE:



Cette organisation à but non lucratif, connecte les mécènes et entreprises avec les associations porteuses de projets, pour accélérer efficacement les dons au profit de l'environnement. Depuis 2019, l'association du Festival Photo La Gacilly est agréée comme organisme récipiendaire des dons.

www.onepercentfortheplanet.fr

RÉSEAU PRODUIT EN BRETAGNE:



Le Festival Photo La Gacilly s'engage auprès du *Réseau Produit en Bretagne* qui contribue à la dynamique économique et culturelle de la Bretagne, dans un esprit d'éthique et de solidarité. Ce réseau favorise le développement de l'emploi et souhaite accroître la responsabilité sociétale de ses membres.

www.produitenbretagne.bzh/le-reseau

INFORMATIONS PRATIQUES



Le Festival Photo La Gacilly est ouvert du dimanche 1^{er} juin au dimanche 5 octobre 2025 inclus.

Le Festival Photo La Gacilly vous propose une visite des expositions entièrement en libre accès et situées en extérieur dans l'espace public, propice à une découverte photographique paisible.

Prévoir au moins une journée pour découvrir toutes les expositions.

Nous conseillons aux visiteurs de commencer leur visite par le Point Accueil & Boutique, où ils pourront trouver tous les renseignements concernant l'édition et recevoir contre une contribution libre le plan-programme présentant l'ensemble des expositions et activités proposées.

© Michel SEGALOU / Festival Photo La Gacilly 2023



POINT ACCUEIL & BOUTIQUE

Place de la Ferronnerie

Ouvert 7j/7

Juin et septembre de 10h à 18h

Juillet et août de 10h à 19h

Informations concernant les expositions, les visites, les ateliers, les outils d'auto-médiation, le plan-programme et les produits dérivés.

TRANSPORTS

Située en Bretagne Sud, entre les villes de Rennes, Vannes et Nantes, La Gacilly est une cité vivante qui a su trouver un équilibre entre économie moderne et respect de la nature.

 1h de Rennes / Vannes / Nantes

 2h30 de Paris

Des navettes sont mises à disposition à partir de la gare de Redon.



N'hésitez pas à réaliser du covoiturage afin de limiter votre empreinte carbone. Notre plateforme de covoiturage Tribulive : <https://tribulive.mobi/fr/events>

CATALOGUE DES EXPOSITIONS

À l'occasion de cette 22^e édition le Festival Photo édite un catalogue bilingue français-anglais avec l'ensemble de la programmation. Le catalogue est disponible au Point Accueil & Boutique, Place de la Ferronnerie, à la Librairie La Grande Évasion, rue La Fayette et à l'Office du Tourisme.

Disponible à partir du 1^{er} juin 2025.

NOS PARTENAIRES



BRETAGNE ⁸³

NOS PARTENAIRES PUBLICS PUBLIC PARTNERS



GRANDS PARTENAIRES LEAD PARTNERS



LABORATOIRES PHOTOGRAPHIQUES PHOTOGRAPHIC LABORATORIES



PARTENAIRES PARTNERS



PARTENAIRES MÉDIAS MEDIA PARTNERS



RÉSEAUX NETWORK



Cette 22^e édition vous est aussi proposée grâce au soutien de :

NOS PARTENAIRES TECHNIQUES :

Offset 5 • Europcar • Meta France • Partition Architecture • Agence Concept Décoration • PixTrakk • IMAYE Graphic.

NOS PARTENAIRES INSTITUTIONNELS :

Les Champs Libres • Fondation Yves Rocher • Ciné Manivel • Artémisia • Théâtre Équestre de Bretagne • Librairie La Grande Évasion • Comité des fêtes de La Gacilly • La Main Fraternelle • Fonds de dotation Trajectoires • Les Musicales de Redon • Galerie Albert Bourgeois de Fougères Agglomération • Centre Social Ti Mozaik de Guer • Mission Locale du Pays de Redon et de Vilaine • Réseau Canopé.

Sans oublier nos mécènes locaux du territoire de La Gacilly ainsi que l'ensemble des festivaliers, adhérents et bénévoles qui nous soutiennent et nous font confiance chaque été.

FESTIVAL LA GACILLY PHOTO

CONTACTS

FESTIVAL PHOTO LA GACILLY

Lucie TRAISSAC
Chargée de communication

+33 (0)2 99 08 68 00
+33 (0)6 99 53 51 76
communication@festivalphoto-lagacilly.com

Maison de la Photographie
Place de Ferronnerie
56200 La Gacilly

AGENCE DE PRESSE: 2^E BUREAU

Martial HOBENICHE
Marie-René DE LA GUILLONNIÈRE

+33 (0)1 42 33 93 18
lagacilly@2e-bureau.com

2^e Bureau
18 rue Portefoin
75003 Paris

CRÉATION GRAPHIQUE

Atelier Michel BOUVET
Azadeh YOUSEFI

EXÉCUTION GRAPHIQUE

Service Communication du Festival
Photo La Gacilly

SUIVEZ-NOUS!

www.festivalphoto-lagacilly.com
[@lagacillyphoto](https://www.instagram.com/lagacillyphoto) [#lagacillyphoto](https://www.instagram.com/lagacillyphoto)



**VISIONNEZ LA
CONFÉRENCE
DE PRESSE
EN REPLAY!**

